

EXCLUSIVITE LES NOUVELLES DE MOSCOU

Jacek Palkiewicz, 45 ans, journaliste et explorateur, rédacteur en chef de la revue *Avventura*, écrit aussi pour les journaux italiens les plus importants *Corriere della Sera* et *La Gazzetta dello Sport*. Yachtman qui a fait nombre d'expéditions en solitaire, pilote de planeur, capitaine au long cours, ceinture noire de karaté, au cours des 20 dernières années, il a parcouru le monde entier sans jamais descendre dans un hôtel confortable. Ses moyens de transport préférés sont : le chameau, un vieux camion, un wagon de seconde, un canot de pêcheurs.

Probablement, est-il le dernier des Mohicans, de ces journalistes dont le métier consiste à vivre l'aventure et dont les méthodes de travail disparaissent à vue d'œil. Il ne s'intéresse guère à la description d'événements, à la politique, à l'économie : il ne s'intéresse qu'à des sujets beaucoup plus simples et vivants : les hommes, leur mode de vie, le milieu naturel... Palkiewicz est plus qu'un reporter, car il ne se limite pas à enregistrer des faits, il les vit à la première personne, pour les raconter ensuite à ses lecteurs en mettant dans son récit de son enthousiasme et de sa soif des aventures.

Il a été à la tête de plusieurs expéditions en Amazonie et au Sahara, il connaît bien le Sud-Est asiatique. Spécialiste de survie dans des conditions extrêmes, en 1983, il a fondé en Europe une « Ecole de survie ». On lui doit de nombreux livres sur les aventures et les voyages.

Presque toujours, on me demande : « Pourquoi ? » Car les gens cherchent à comprendre pourquoi je fais tout cela. J'y ai souvent réfléchi, moi aussi. Je vois comment vivent les autres, ceux qui ont une journée de travail normale, ceux qui mènent une existence régulière dépourvue de secousses. Or, je ne les ai jamais enviés, plutôt le contraire.

Accumulant de l'expérience, ayant vécu des situations dans lesquelles peu de gens se sont jamais trouvés, je m'étonne souvent en constatant combien grande est la différence entre la valeur réelle et imaginaire des choses et des situations, combien différemment elles sont évaluées par différentes personnes. Après avoir compris l'importance des valeurs authentiques, on ne peut plus partager les intérêts et les aspirations de ceux qui se mettent en quatre pour avoir du superflu.

Il faut si peu de chose pour



dans les yeux et de lui serrer la main pour conclure un accord : il faut des sceaux, des signatures, du papier timbré. La parole d'honneur ne suffit plus et donc moi, je suis dans les nuages. Or, quand on achète un dromadaire dans le désert, ces valeurs simples gardent leur force. Et si l'on demande de l'eau ou un abri, on trouve toujours un homme qui te tend une cruche d'eau et qui t'ouvre sa tente. Mais c'est uniquement parmi les derniers « sauvages »...

Il est impossible, à un visiteur que l'on ne connaît pas, d'entrer dans nos maisons où il y a tant de commodités et tant de biens qu'il faut protéger, il peut s'avérer dangereux ! En réfléchissant aux valeurs en voie de disparition et que j'ai redécouvertes à grand-peine, j'ai décidé de fonder une école de survie dans les conditions de difficultés extrêmes, afin d'y apprendre ces valeurs à autrui. Les élèves de cette école, personnes d'âges et de situations sociales différents, vivent pendant une semaine en un contact étroit avec la nature :

du monde, où j'entendais la rumeur des glaciers et le fracas des avalanches qui ont enseveli dans l'Annapurna autant d'alpinistes que ceux qui ont atteint le sommet.

Tout ce que j'ai éprouvé et vécu est précieux pour moi : chaque coup de vent, chaque gramme de sel de mer, chaque pas difficile en avant, toutes les épreuves, et le poids de mon sac à dos qui m'a accompagné fidèlement dans toutes mes aventures.

Y a-t-il de nouveaux projets dans les tiroirs de mon bureau ? Toujours ! Et le plus cher, c'est de venir dans ce monde inconnu en Occident, démesuré, abondant en potentialités, un voyage en Sibérie, dont le nom s'associe au froid et au désespoir, à la solitude et aux souffrances. Or, la Sibérie est une contrée où l'homme aura à mesurer ses forces, à éprouver lui-même. Sur ces étendues où l'été est tellement court et aussi puissant, où s'épanouissent plus de 200 espèces de fleurs, et puis la neige recouvre tout, les cours d'eau sont immobilisés par la glace, les bouleaux se fendent sous l'effet du froid. Le soleil ne se lève que pour peu de temps et éclaire sans chauffer. Mais dans ces conditions aussi dures vivent des hommes qui aiment leur terre et sont fiers de sa grandeur. Ceux qui ont décidé de rester dans ce pays disent qu'il faut conquérir cette terre pour vivre au sein de la nature où tout—la tige, les fleuves et les vallées—à des dimensions bibliques.

Pour traverser ces étendues, il faut commencer par surmonter les limites de sa propre mentalité traditionnelle, par parvenir à une autre dimension où tout frôle l'extrême, où le climat même s'oppose à la présence humaine. Comme si chaque journée posait de nouveau la même question, « Pourquoi ? » et que chaque jour on devait trouver une explication convaincante au fait qu'on vit là où l'existence est tellement dure. Impossible de vivre en Sibérie, on ne peut que vivre la Sibérie, en lui donnant tout ce qu'elle prend

JE CHERCHE DES AVENTURES

Un journaliste italien rêve d'un voyage en Sibérie

ce en « mourant de peur » de quoi je suis capable.

La solitude...

J'ai éprouvé cette sensation quand en 44 jours, j'ai traversé l'Atlantique sur une embarcation de cinq mètres de long, sans radio ni sextant : je n'avais pas d'argent pour les acheter.

« Avoue franchement, combien de fois as-tu regretté de t'être lancé dans telle ou telle aventure ? » me demandent mes lecteurs. Je suis un homme d'action. Donc, je parle peu. Ceux

qui me regardent, avec une puissance telle que je ne peux pas ne pas me mettre en route. Si je commence à en parler, mes amis me répondent que je suis un rêveur, un homme pas du tout sérieux. Ma femme me regarde, en silence, puis elle hoche la tête : elle a déjà tout essayé et elle sait que rien ne me retiendrait. Quand je rentre, elle espère que c'était la dernière fois, que je suis rassasié une fois pour toutes. « Es-tu content ? » Interroge-t-elle en retenant son souffle. « Oui, lui dis-je, mais on

ils apprennent à s'orienter dans la forêt, à trouver de l'eau, à ne reculer devant rien, à garder son sang-froid, ce qui est tellement nécessaire dans l'existence quotidienne. Même si l'on ne voit aucune solution possible, il faut poursuivre la lutte, rechercher une issue.

Comme la jungle de la ville peut s'avérer plus dangereuse que celle de l'Amazonie, les nouvelles connaissances — comment se comporter en cas de catastrophes nucléaires ou chimiques, de pollution d'environnement de

une existence reguette de secours. Or, je n'ai jamais eu envie, plutôt le contraire.

Accumulant de l'expérience, ayant vécu des situations dans lesquelles peu de gens se sont jamais trouvés, je m'étonne souvent en constatant combien grande est la différence entre la valeur réelle et imaginaire des choses et des situations, combien différemment elles sont évaluées par différentes personnes. Après avoir compris l'importance des valeurs authentiques, on ne peut plus partager les intérêts et les aspirations de ceux qui se mettent en quatre pour avoir du superflu.

Il faut si peu de chose pour vivre, que j'ai, à mon tour, envie d'interroger autrui : « Pourquoi ? Qu'est-ce qui oblige à faire tel ou tel choix ? J'ai connu des hommes qui réussissaient à survivre dans les coins les plus inhospitaliers de la planète sans littéralement ne rien avoir ; ou bien, au contraire, dans le luxe fantastique de la nature des îles Caraïbes où l'homme n'a besoin de rien, excepté une cabane : lorsqu'il a faim, il saute dans son canot pour aller pêcher en mer ou bien grimpe sur un arbre pour ramasser des fruits resplendissants au soleil.

Je cherche à tout voir moi-même ; les récits d'autrui ne me satisfont pas, je dois entendre moi-même tous les sons, savourer toutes les odeurs et les goûts, pour reproduire ensuite tout cela dans mes récits. Ça n'est qu'après avoir tout vu et tout éprouvé que je suis en mesure de la décrire à l'intention de ceux qui préfèrent vivre des aventures sans franchir le seuil de leur maison.

Lorsque je vois un avion planer haut dans le ciel, je regrette une occasion qui m'échappe : qui sait où il va, qui sait ce que je pourrais voir et vivre si je me trouvais à son bord, pour voler à la rencontre de nouvelles aventures !

Or, la curiosité, le désir de connaître autrui ne sont pas seuls à me pousser de l'avant. Car en même temps je veux éprouver mes forces, savoir, fût-

Un journaliste italien rêve d'un voyage en Sibérie

ce en « mourant de peur » de quoi je suis capable.

La solitude...

J'ai éprouvé cette sensation quand en 44 jours, j'ai traversé l'Atlantique sur une embarcation de cinq mètres de long, sans radio ni sextant : je n'avais pas d'argent pour les acheter.

« Avoue franchement, combien de fois as-tu regretté de t'être lancé dans telle ou telle aventure ? » me demandent mes lecteurs. Je suis un homme d'action. Donc, je parle peu. Ceux qui sont à côté de moi doivent souvent deviner mes pensées. Je n'ai jamais reconnu à haute voix avoir regretté de commencer et non plus, ne me suis arrêté à mi-chemin. J'ai toujours été moi-même la mise dans mon jeu, parce qu'il existe dans le monde une chose dont je suis parfaitement convaincu : dans la vie on doit tout payer soi-même. Aucune concession, pas de cadeaux de la fortune. Aussi, m'importe-t-il tant de mener à son terme tout ce que j'entreprends.

Le travail dans les mines d'or d'Afrique, le service sur des navires marchands évoluant sur des itinéraires oubliés ont contribué à faire de moi ce que je suis : toujours curieux, toujours concentré... Je désire toujours apprendre, connaître, voir. Lorsque je traversais l'île de Bornéo — 2 500 kilomètres de jungle, des cours d'eau et des monts où un Européen n'avait jamais mis le pied — j'ai étudié avec curiosité et respect la vie des descendants des chasseurs de têtes, j'ai admiré leur mode de vie en symbiose harmonieuse avec la jungle, ce qui leur permettait de survivre dans un des coins les plus inhospitaliers de la planète.

Je ne me rends pas compte du moment exact où je commençai à rêver d'un nouveau voyage. Il peut s'agir de l'odeur de cannelle, d'une musique exotique, d'une image qui a pénétré dans l'âme et s'est levée dans un coin de ma mémoire pour m'envahir

tout entier, avec une puissance telle que je ne peux pas ne pas me mettre en route. Si je commence à en parler, mes amis me répondent que je suis un rêveur, un homme pas du tout sérieux. Ma femme me regarde, en silence, puis elle hoche la tête : elle a déjà tout essayé et elle sait que rien ne me retiendrait. Quand je rentre, elle espère que c'était la dernière fois, que je suis rassasié une fois pour toutes. « Es-tu content ? » interroge-t-elle en retenant son souffle. « Oui, lui dis-je, mais on m'a raconté qu'il y avait un mont... Ou une rivière... Ou un arbre... » « Mais c'est difficile », dit-elle pour me décourager. C'est cela, dis-je. Car les difficultés, au lieu de m'arrêter constituent une des raisons qui incitent à repartir.

Quelles sont ces conditions ? Que dire ? Les appréciations sont très subjectives. Quelqu'un peut ne pas tenir, un autre établit sa limite de survie plus loin. Je dis qu'aucune situation même la plus difficile, ne m'a empêché d'atteindre l'objectif fixé. Lorsque, ayant rendu toute la sueur de mon corps, j'atteins mon but, mon horizon s'élargit encore. Or, au fond de l'âme, ce sentiment de satisfaction a un petit arrière-goût amer, semblable au goût de l'amande, je cherche à m'en défaire, mais il revient. Je vois les yeux de mes enfants et je sais que je vais repartir pour eux aussi, car ils pourront voir tout ce que je vois uniquement dans des musées et des livres, et je pense méchamment : c'est injuste que l'esprit de consommation ait atteint un niveau aussi inadmissible, comme la pollution de l'environnement, comme l'absence d'idéaux et de valeurs auxquels on pourrait croire.

Car la foi en l'homme c'est la première chose qui doit inspirer nos actes à tous, au moment où nous nous voyons obligés d'apprendre à nous défendre contre la violence, l'agressivité, criminalité. Maintenant, il ne suffit pas de regarder un homme

Ils apprennent à s'orienter dans la forêt, à trouver de l'eau, à ne reculer devant rien, à garder son sang-froid, ce qui est tellement nécessaire dans l'existence quotidienne. Même si l'on ne voit aucune solution possible, il faut poursuivre la lutte, rechercher une issue.

Comme la jungle de la ville peut s'avérer plus dangereuse que celle de l'Amazonie, les nouvelles connaissances — comment se comporter en cas de catastrophes nucléaires ou chimiques, de pollutions d'environnement, de séismes, d'inondations, d'agressions — revêtent une grande portée. Et aussi, comment se protéger contre un bruit excessif, contre le smog, comment se comporter lors d'un incendie sans céder à la panique, sans perdre la raison et l'autocontrôle.

Ces connaissances pratiques sont appuyées par celles théoriques qui ont mes livres pour base. « Cette école apprend à vivre », dit avec enthousiasme un des élèves venu « redoubler » le cours. Un autre ajoute : « Je ne me savais pas capable de tant de choses. Maintenant je suis totalement sûr de moi et prêt à tout affronter. »

L'objectif que j'assigne dans cette école à moi-même et aux autres professeurs : le maximum d'attention, pour qu'une aventure ne se transforme jamais en mésaventure. Chacun doit apprendre à évaluer correctement ses forces, apprendre à se déplacer dans les montagnes, à faire des noeuds sûrs pour assurer sa sécurité, se conduire correctement en pleine mer, ce que j'ai fait depuis l'enfance quand j'ai rêvé sur des livres de Jack London, de Louis Stevenson, de Joseph Conrad. J'avais commencé à rêver au cours de la première nuit passée en dehors de la maison, sous la tente, nuit qui s'est gravée dans ma mémoire comme une des impressions les plus éclatantes. Ma première nuit sous un ciel étranger et ces autres nuits où je pouvais toucher les étoiles, là, sur le Toit

assent qu'il faut conquérir cette terre pour vivre au sein de la nature où tout — la targa, les fleuves et les vallées — a des dimensions bibliques.

Pour traverser ces étendues, il faut commencer par surmonter les limites de sa propre mentalité traditionnelle, par parvenir à une autre dimension où tout frôle l'extrême, où le climat même s'oppose à la présence humaine. Comme si chaque journée posait de nouveau la même question, « Pourquoi ? » et que chaque jour on devait trouver une explication convaincante au fait qu'on vit là où l'existence est tellement dure. Impossible de vivre en Sibérie, on ne peut que vivre la Sibérie, en lui donnant tout ce qu'elle prend (elle prend beaucoup) et en s'enrichissant de tout ce qu'elle donne (elle donne davantage!).

Si un jour je réalise ce rêve, je vivrai ce voyage — comme toutes mes aventures — à trois reprises : la première fois en l'« inventant », la deuxième, quand elle aura été réalité et, la troisième, quand, confortablement assis dans mon fauteuil, je regarderai les photos, et que le chemin parcouru me semble incroyablement à moi-même. Comment ai-je bien pu passer là ? Ce que ce parcours a été difficile ! Ici, j'ai marché dans un marécage, jusqu'à la ceinture dans la boue ! Là j'ai failli glisser sur un rocher... Or, en chemin, je n'ai pas éprouvé que le frémissement, j'ai découvert du nouveau en moi-même, j'ai réussi à m'en sortir tout seul, j'ai vu de nouveaux horizons, j'ai connu ma limite d'endurance, j'ai fait connaissance avec des gens qui ne sont ni meilleurs ni pires que moi, mais simplement autres. J'ai souffert de soif et de faim, de chaleur et de froid. J'ai vécu et je ne regrette rien.

Jacek PALKIEWICZ